

Roman

Thomas Dupont-Buist, Caroline R. Paquette, Michel Nareau, Paul Kawczak et Marie-Michèle Giguère

Numéro 168, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87671ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dupont-Buist, T., Paquette, C. R., Nareau, M., Kawczak, P. & Giguère, M.-M. (2017). Compte rendu de [Roman]. *Lettres québécoises*, (168), 36–40.

S'élever jusqu'au soleil

Thomas Dupont-Buist

Troquant les dialogues et les didascalies pour de longues phrases balisées par de scintillantes virgules, Olivier Kemeid restitue dans ce premier roman toute la dimension mythologique d'une autre vie que la sienne.

Cette autre vie (ou devrais-je dire *ces autres vies*, puisque l'étoile attire toujours quelques corps célestes dans son orbite), c'est celle de Peter Tangvald, marin à la triste figure qui, au fil des circumnavigations, a fini par se fondre dans l'océan après lui avoir tout donné. Si l'homme de théâtre qu'est Kemeid a choisi de raconter son histoire – qui a pourtant déjà fait l'objet de deux livres rédigés par Tangvald lui-même, soit *Sea Gypsy* et *At Any Cost* –, c'est que près de trente ans après sa rencontre avec la légende de la mer et son fils, la tragédie que composent leurs vies s'acharne à lui poser la même énigme où chatoient en alternance l'éclat de l'exploit et le reflet de l'inconscience.

Héritier du voyage

Si on sent l'influence des maîtres de la littérature dite « de voyage » (Nicolas Bouvier, Joseph Kessel et consorts), ainsi que l'admiration pour les grands navigateurs (Olivier de Kersauson, Jacques-Yves Cousteau et Paul-Émile Victor), c'est cependant bien à sa manière que Kemeid hisse la grand-voile de son navire narratif pour voguer sur ses propres flots. Sans avoir la prétention de fournir ici la biographie d'un illustre disparu, il mêle aux eaux agitées d'une vie de légende les échos déferlants de sa propre mémoire maritime. Il en va ainsi de ce passage où l'auteur raconte la tentative de sa famille de porter assistance à un groupe de *boat people* haïtiens. Le temps d'une journée, ils leur fourniront des vivres et bricoleront à la sauvette leurs embarcations de fortune avant que les pauvres ne soient chassés des côtes du paradis fiscal par l'armée bahamienne.

Ce fut ma première rencontre avec l'injustice, la prise de conscience également que mes parents n'étaient pas des héros et que désormais le sentiment d'impuissance allait cheminer aux côtés de la révolte sur les grandes routes de mon existence.

Icare surnageant

Mais là où le roman convainc vraiment de son originalité et de sa force, c'est dans la restitution de la dimension tragico-mythologique du destin de Peter et de sa famille. De la part d'un auteur ayant adapté Shakespeare et Virgile, faut-il s'étonner de l'établissement d'une telle filiation ? Un homme qui a parcouru les mers sur un voilier bâti de ses propres mains et ne se propulsant qu'au gré des caprices du vent, qui séduisait les femmes comme d'autres font toujours les plus belles prises à la pêche (machisme exacerbé compris) et qui est allé rejoindre femmes et enfants dans un cimetière sous les océans, après avoir dû rêver bien des fois à leur crypte sous-marine, peut-il réellement être autre chose qu'un personnage de tragédie ?

Tangvald, ce n'est pas tant Ulysse le lâche – Peter n'a cure du chant des sirènes, ses Télémaque et Pénélope, il les embarque avec lui – qu'Icare dévoré par la soif d'absolu, ah il peut bien

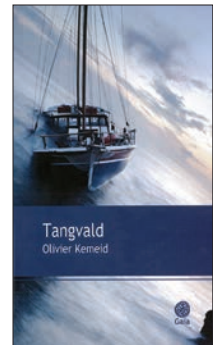
vouloir dégommer le premier volatile qui pointe le bout de son bec vers les flots, Peter Tangvald, car le seul oiseau qui compte est celui qui s'élève jusqu'au soleil, y reste, s'y brûle !

Tangvald, mythe des mers donc, qui rencontre « la faucheuse en forme de sirène » plus souvent qu'à son tour, qui est longtemps épargné de ses naufrages en livrant à son amante jalouse tout ce qu'il faut pour flotter encore, ne serait-ce qu'un peu, avec elle.

[...] il lance son ancre par-dessus bord, ça ne fait rien, il lance un premier bidon [...] c'est mieux mais on n'y est pas encore, je n'ai plus d'eau mais fontaine je ne boirai pas de ton eau sous les profondeurs [...] oui c'est nu tel qu'en moi-même que je dois m'offrir aux eaux [...] l'embarcation comprend que l'homme s'est sacrifié, il a tout redonné à l'océan [...] le canot se comporte comme il se doit [...] et en son sein tombe inanimé le corps d'un homme refusé par la mort. [...] Poséidon porté par ses Néréides.

À travers le destin tragique de Tangvald, celui d'un homme d'exception mais certainement pas d'un héros (en existe-t-il, à bien y regarder ?), Kemeid pose une question essentielle : est-il encore possible, à l'heure des frontières, des croisières, des avens-fonds-de-pension et des passés retouchés, de vivre une vie immense et dangereuse, une vie farouchement réfractaire aux nouvelles mécaniques, tant sociales que technologiques ? La société moderne peut-elle être tenue responsable d'énergumènes tels que Peter, peut-elle seulement tolérer d'avoir pour ressortissant un être aussi fondamentalement apatride ?

Si vous le voulez bien, renversons la question et reformulons ainsi : des êtres tels que Peter souhaitent-ils la « protection » de la civilisation ? N'ont-ils pas choisi leur fuite, celle qui d'un mille nautique à l'autre les amène plus loin de « la terre, sanctuaire maudit des utopies, limitation des possibles, humus des décharnés [...] » ? Du rivage, nous pauvres hères épris de sécurité et de confort ne pouvons que tirer la longue-vue pour observer ces existences qui ne semblent pas engoncées dans la même morale, qui n'obéissent qu'à leurs propres lois en assumant les conséquences parfois terribles que l'audace appâte. ♦



☆☆☆☆

Olivier Kemeid

Tangvald

Montfort-en-Chalosse (France), Gaia

2017, 224 p., 36,95 \$

Chats sauvages

Caroline R. Paquette

Dans *Phototaxie*, Olivia Tapiero renoue avec son funeste sujet de prédilection, comme moyen radical de lutter contre l'immobilisme et la facilité.

Olivia Tapiero a l'habitude des personnages épris de la mort. Surtout celle que l'on se donne : après *Les murs* (lauréat du prix Robert-Cliche en 2009) et *Espaces* (2012), *Phototaxie* érige le suicide en réponse possible à un chaos qui n'en finit plus de ne pas survenir. « Si l'apocalypse était une mise en lumière, nous nous laisserions blondir au soleil, blottis les uns contre les autres », affirmera d'emblée l'un des protagonistes. Dans ce roman court, mais exigeant, l'auteure de vingt-sept ans s'attaque à nos existences lisses, à nos révoltes cotonneuses, à nos têtes pleines « de ronces, d'accolades et de références ».

Refus intégral

Trois jeunes adultes gravitent autour d'un idéal de révolution, comme des phalènes flirtant avec la lumière : Théo, musicien célèbre et « confortablement suicidaire » qui, dans sa fascination pour le désastre, tente de faire oublier ses origines bourgeoises ; Zev, chef charismatique d'un mouvement militant, bientôt exilé à l'Ouest ; et Narr, indignée tranquille, immigrante refusant l'identité qui la précède. « J'aurais dû être un chat errant, une plante grimpante, un crustacé, la tête vide, une folie souveraine », dira-t-elle dans un de ces passages où la plume de Tapiero, rigoureuse et inventive, nous éblouit.

**Il aurait fallu quelques pierres
blanches pour marquer le chemin.
Un appel d'air au cœur de l'incendie.**

Un quatrième personnage, « l'homme qui tombe », traverse *Phototaxie* comme un leitmotiv. Jouée en boucle sur l'écran de Théo, sa chute ainsi esthétisée fait écho à la vigoureuse charge du roman contre la léthargie ambiante – cette léthargie qui transforme les colères « en délits mineurs, en voies de fait, en discours, en lettres ouvertes et en débats de forums publics ». Contre une forme de sensationnalisme, aussi, qui injecte du sens dans ce qui n'en a pas : « Ces rapaces sont capables de tout pour rétablir une certaine cohérence. On me dira mentalement instable, on parlera des femmes, de l'économie ou de l'immigration », déplore Narr, mesurant les conséquences d'un geste fatal.

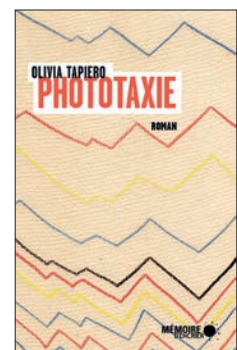
Or une catastrophe est bien en cours dans cette cité où le sol est recouvert d'une « boue sanguine » et l'air, saturé d'odeurs putrides. Le gouvernement a beau tenter de l'endiguer, elle lui coule entre les doigts. Et ce n'est pas beau à voir : « Les viandes molles et visqueuses croupissent le long des routes qui mènent

au Conservatoire. Même les rats n'en veulent plus, il n'y a que les mouches et les asticots qui s'y tortillent. » Quelque chose, dans les descriptions crues de cette ville qui moisit ostensiblement, fait d'ailleurs penser à *Oscar De Profundis*, le récent roman de Catherine Mavrikakis. Sauf que l'art et la mémoire, plutôt que d'exercer un pouvoir salvateur, sont ramenés à un tas de racines encombrantes – comme si, en témoins implacables de l'humanité, ils plombaient toute velléité de changement, condamnaient à l'immobilisme. Ainsi le musée brûle ; ainsi les livres flambent ; ainsi le piano, dompteur de consciences et de chaos, se compare à un cercueil. Il faut nourrir le feu plutôt que de chercher à le contrôler, semblent dire les personnages, devant une population qui suit les ordres avec une joyeuse docilité. « [T]uer le mur en préservant la fenêtre. »

Écrire le chaos

« Ne pourrais-je pas simplement arriver de nulle part, librement exsangue ? Il me semble n'être qu'un corps qu'on cherche à fichier », soupire Narr, bientôt isolée. Alors que sa famille tente de la prendre en charge à distance, la jeune femme s'enfonce dans le désenchantement. Et la narration, qui fricotait jusque-là avec un hermétisme ponctuel – des phrases alambiquées parmi d'autres, follement bien tournées –, est de moins en moins ancrée dans le réel, jette une ombre sur l'expérience de lecture. Peut-être est-ce un choix, celui de performer l'éphémère et l'errance jusqu'au bout, deux éléments clés de ce roman qui s'élève contre l'institutionnalisation des êtres ? Il faut le reconnaître : même si l'on admet une part d'abstraction, certains passages, surtout vers la fin, sont obscurs. Il aurait fallu quelques pierres blanches pour marquer le chemin. Un appel d'air au cœur de l'incendie.

Tout de même, personne ne pourra reprocher à Olivia Tapiero d'être paresseuse. Ni dans son écriture, ni dans la structure même du roman, qui s'écartent toutes deux des banalités et des conventions – de lumineuse façon, le plus souvent. Celle qui s'inscrivait en marge de l'époque avec ses précédents livres y entre cette fois de plein fouet, pour en prendre le contre-pied : furieusement, courageusement, radicalement. ♦



☆☆☆
Olivia Tapiero
Phototaxie
Montréal, Mémoire d'encrier
2017, 128 p., 19,95 \$

La classe est un théâtre

Michel Nareau

Après le très beau *Kuessipan*, Naomi Fontaine revient en force avec un deuxième roman fragmenté, *Manikanetish*, qui signifie « petite marguerite ».

Sûrement un effet de la double fonction des écrivains – le métier alimentaire des auteurs est souvent dans le domaine de l'enseignement –, les récits qui se passent à l'école et au collège sont très nombreux au Québec. Sans qu'un sous-genre ait émergé comme le *campus novel* aux États-Unis, la relation pédagogique et les entraves à l'apprentissage sont des sujets traités fréquemment dans le roman québécois, mettant en scène le microcosme de la classe, avec ses trajectoires personnelles, ses conflits, ses rapports d'autorité.

La voie d'un retour

Naomi Fontaine aborde ce sujet par le biais d'une professeure d'origine innue qui revient, après une longue absence perçue comme un exil, sur la réserve d'Uashat où elle est née, pour enseigner le français à l'école secondaire *Manikanetish*. Appartenant à la communauté, mais influencée par ce qu'elle a vécu à l'extérieur, Yammie fait le choix de revenir, de s'investir dans l'éducation des Innus. L'enseignante est engagée dans un combat, celui de donner des outils à sa communauté pour qu'elle se développe. Mais jamais dans le texte ce volontarisme n'est mis au centre de la narration. Ce n'est pas l'histoire d'un héroïsme pédagogique qui est célébrée. Au contraire, c'est par le biais d'une multiplication de vignettes – où alternent le récit des parcours personnels des élèves, les interactions joyeuses et tendues en classe, avec sa redécouverte de la vie sur la réserve –, que l'on voit la narratrice naviguer entre les projets de la direction, sa solitude, ses escapades, ses nouvelles relations, les incidents à l'école, les mauvaises nouvelles dans la communauté qui viennent compliquer ses projets (suicide, ruptures, etc.).

Il en résulte un récit de prime abord un peu décousu, mais que la romancière parvient à cerner à partir du moment où une pièce de théâtre deviendra le projet central des élèves et de Yammie. En choisissant de monter *Le Cid*, ceux-là s'obligent à sortir de leur réalité immédiate, à lier leurs problèmes personnels, existentiels et sociaux à une trame qui les dépasse. Loin du traitement un peu pittoresque qu'on retrouvait dans un film comme *L'esquive* sorti en 2004 et réalisé par Abdellatif Kechiche – qui abordait aussi le théâtre classique en milieu scolaire marginal –, le roman fait du théâtre un révélateur de personnalités diverses, un espace pour d'autres rôles, pour se créer des masques et en retirer.

Un portrait fragmenté

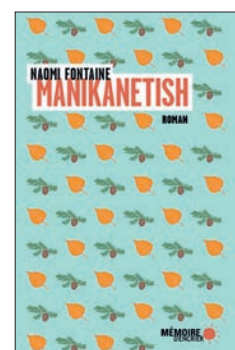
C'est ce qui étonne le plus et qui plaît derechef dans ce roman : le microcosme adolescent et innu dépeint n'est jamais présenté comme un tout, comme un document sur la vie autochtone, comme un reportage bien intentionné où s'accumulent les images toutes faites sur la détresse des jeunes des réserves. Au portrait de groupe, Fontaine préfère la trajectoire personnelle, la réflexion existentielle à la volonté de nommer les troubles sociaux. La trame de *Manikanetish*

s'apparente à un autre roman fort récent (et puissant), *Nirliit* de Juliana Léveillé-Trudel, paru en 2015 à La Peuplade, mais le traitement en est profondément différent. Dans les deux cas, même structure sur une année scolaire, même prémisse de l'arrivée d'une relative inconnue, même narratrice féminine, même tentative de dire les espoirs et les contraintes d'une transmission culturelle par le biais de vignettes centrées sur les élèves et les membres de la communauté, mais si Léveillé-Trudel cherche surtout à dire pour les gens du Sud la réalité inuite, Fontaine évite le piège d'établir un nous et un eux, des catégories qui excluent les êtres et les confinent à des rôles préétablis.

Ainsi, les comportements des personnages ne sont pas lus en fonction d'appartenance, mais en vertu d'un parcours spécifique ; avec pour effet que le roman ne dresse pas les frontières de la communauté, mais qu'il montre pour chaque personnage comment des fissures dans les limites perçues sont rejouées par les événements, les interactions et la découverte du théâtre. Cette histoire donne du lest à chacun des rôles joués par les protagonistes ; elle se tient loin du jugement, sans jamais idéaliser ce qui se déploie.

Une communauté d'histoires

C'est cette dimension puissante, celle d'une individualité réclamée, affichée et en tension avec les autres, qui donne sa force au roman. Si certaines vignettes auraient mérité d'être resserrées et si les chutes de quelques textes brefs manquaient de finition dans la première partie, l'ensemble prend graduellement sa forme pour imposer des personnages complexes, surprenants, qui laissent voir un pan de réalité très peu abordé. Il y a une grande originalité dans la composition du portrait de groupe, avec des jeux de lumière qui individualisent et qui rapprochent la trajectoire de la narratrice de celles de ses élèves, dans une immense communauté d'empathie. Récit d'abord d'exil et de retour, *Manikanetish* devient non pas une trame qui plaide pour l'ancrage, mais au contraire pour que les récits, de soi et des autres, nous donnent de l'horizon et le sentiment de ne pas être seuls. ♦



☆☆☆

Naomi Fontaine

Manikanetish

Montréal, Mémoire d'encrier

2017, 140 p., 19,95 \$

Odyssée de campagne

Paul Kawczak

Court roman naturaliste et métaphysique, voyage au bout de funérailles tant quelconques qu'infénales, *La Bosco* confirme tout le talent de Julie Mazzieri.

Le premier et excellent roman de Julie Mazzieri, *Le discours sur la tombe de l'idiot* (2009), ne lui a valu pas moins que le Prix du Gouverneur général. Avec son deuxième ouvrage, *La Bosco*, l'auteure revient au village de Chester et ses environs – transposition romanesque des campagnes environnant Saint-Paul-de-Chester, sa commune natale – dont elle isole, avec la langue laconique, presque sèche, qui avait porté son premier texte, un fait presque négligeable : l'enterrement de Suzanne Bosco.

Lucidité suicidaire ou enthousiasme délirant – impossible d'en être certain – Suzanne Bosco, mère de deux adolescents, Charles et sa sœur dont on ne connaît pas le nom, épouse d'un homme médiocre, femme agressive à la santé mentale précaire, s'est tuée en sautant de l'étage de sa maison : « Elle a vu la mer, pis elle a sauté. La tête la première. Comme les plongeurs d'Acapulco. » Le roman débute *in medias res*, alors que l'on s'apprête à prendre la route pour Chester, où le corps sera mis en terre.

Cinquante dollars

La narration alterne le récit de cette journée d'enterrement avec des retours en arrière à propos des événements qui y ont mené. Alors que les funérailles tournent en fuite éthylique sous l'impulsion subite de Jacques Bosco, le mari, décidé à vivre sa détresse en allant une fois de plus au bout de sa couardise, de sa vantardise et de sa malhonnêteté, les souvenirs du fils reviennent sur la fin de vie et la mort sordides de la Bosco. La mémoire filiale s'attarde, et là porte le coup de grâce de l'ironie et de la dérision qui font le mordant du récit, sur la perte d'un billet de cinquante dollars dont le jeune homme se remet difficilement, perte du seul signe de transcendance en ce monde : « Le jeune Bosco n'avait rien vu de tel. Il avait été saisi par tant de beauté. »

Charles tenait ce billet de Fouquet, celui-là même qui employait Barabé, le citadin du *Discours sur la tombe de l'idiot*. Les morts de l'idiot en question ou de Suzanne Bosco, dégénérés psychiques cristallisant la malédiction d'un monde où la valeur du langage n'a presque plus cours, les morts de ces dépossédés finis – ces désespérés animaux, avec toute la culpabilité, la rage et la tendresse non dites qu'elles inspirent – finissent enfouies sous l'anecdotique des préoccupations quotidiennes et monétaires de ces terres encore agricoles qu'incarne le paysan Fouquet. Devant cette dureté paysanne, inconsciente de sa résignation à l'abri de rangs désolés, on pense à *La Scouine* d'Albert Laberge, dont on fêtera le centième anniversaire l'année prochaine. Julie Mazzieri, elle, en 2017, renoue avec certains des fondamentaux de l'imaginaire littéraire québécois.

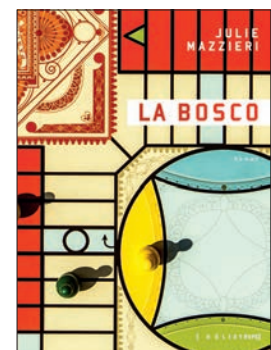
Nausée

Un point de vue domine le roman, celui de Charles, le fils, témoin des funérailles manquées – cette « odyssée » de campagne,

le cimetière devenant une Ithaque – et relais des souvenirs, point de vue duquel les humains s'apparentent constamment à des animaux. Ainsi, les êtres grognent, lapent, relèvent la tête « comme font les chats inquiets » ou sont vus en « petit singe », en « chien devenu fou », bêtes de trait, chats ou lionne. À cela, il faut ajouter une puanteur permanente « l'odeur écœurante de la confiserie », l'« éternelle odeur de viande refroidie » de la maison d'enfance de la mère ou encore l'« odeur infecte » d'un repas pris dans une auberge dont le plat de résistance est une « longue carcasse jaune et sèche [dont] une farce immonde avait surgi ».

Proche des visions nauséuses chères à l'existentialisme français des années 1940, *La Bosco* met en scène la matière sans prestige, privée de langage et de sens, et dont la contingence, explique Sartre dans *L'être et le néant*, provoque chez l'être conscient la sensation de nausée. Dans ces circonstances, on ne peut que penser à Bataille, lorsque le regard de Charles, agenouillé devant le cercueil, s'attarde sur l'un des mamelons du cadavre de sa mère : « un mamelon noir et évasé comme ces faux yeux qui ornent les ailes de certains papillons ou de certains oiseaux. D'un seul bond, le jeune homme s'était remis sur pied. Il avait compris. » Charles vient de saisir toute l'injure qu'adresse ce cadavre en colère à cette humanité insignifiante dont Jacques Bosco, « pantin flasque » au « petit visage stupide » et à la tête « insignifiante » incarne toute la médiocrité comme un Christ grotesque ne lavant personne d'aucun péché, trop absorbé qu'il est par « ses rêves ridicules ».

Intriquant un filet subtil d'éléments signifiants – comme ce fabuleux oiseau blanc au « merveilleux anus doré » surgissant d'un champ pour furieusement crier « Go-back ! », évoquant une de ces bêtes magiques et blanches des récits médiévaux, équipée d'un troisième œil de vérité pour déféquer sur le monde – et de visions poétiques, Julie Mazzieri propose ici une véritable œuvre d'écriture sur la valeur métaphysique du langage et les médiocrités de l'existence. ♦



☆☆☆☆

Julie Mazzieri

La Bosco

Montréal, HélioTropé

2017, 124 p., 19,95 \$

Attraction solaire

Marie-Michèle Giguère

Les relations amoureuses sont ponctuées de moments de force et de vulnérabilité. *Aphélie*, deuxième roman de Mikella Nicol, illustre merveilleusement comment ces deux réalités opposées s'entrelacent.

S'il y a des titres qui laissent imaginer de grandes choses sans toutefois sustenter le lecteur, *Aphélie* – qui désigne le point le plus éloigné du soleil dans la trajectoire d'un objet céleste – a pour sa part la même puissance évocatrice que le roman qui le porte.

Mikella Nicol assoit définitivement son talent pour raconter les jeunes femmes complexes, pour magnifier les douleurs du début de l'âge adulte.

Le quotidien de la narratrice, une jeune femme qui travaille seule, de nuit, dans un centre d'appel, « manqu[e] de sens ». Comme les deux héroïnes des *Filles bleues de l'été*, le premier roman de Nicol, elle évolue un peu en marge de la société, juste à côté, toujours en décalage. Au boulot, entre les rares coups de fil qui lui parviennent, elle consulte son horoscope, flâne en ligne, se caresse parfois. Elle a un grand ami depuis l'enfance – son seul ami – Louis, avec lequel elle s'enivre le vendredi soir, dans un petit bar de quartier où ils ont leurs habitudes. Après une relation violente avec B., elle partage maintenant la vie de Julien, un garçon sans histoire qui a une jolie carrière et un condo neuf.

Au cours d'un été caniculaire, l'équilibre précaire de sa routine est chamboulé par la rencontre de Mia, une femme qui brouille les cartes de ses désirs : « Je n'avais pas voulu ce qui arrivait et pourtant j'aimais le remous que Mia créait en moi. »

Alors qu'elle explore les possibilités de cette nouvelle histoire, c'est tout son lien avec les hommes qu'elle a aimés qu'elle revisite : ses limites, ses mauvaises habitudes, sa lassitude aussi. Car même si ses premiers élans pour Mia la submergent totalement, cette dernière ne saura pas maintenir l'intérêt amoureux de la narratrice.

La quête amoureuse, ici, prend des allures de recherche de soi. Mais on est à des années-lumière de la psycho pop : « J'avais peur de ne pas sourire sur mes photos de mariage. J'étais le genre de fille à qui ça arriverait. »

Avec un monologue intérieur d'une grande beauté, la narratrice jette sur la nature humaine un regard sans complaisance, lucide. La prose sans détours ni fioritures sait nommer les relations qui se font et se défont. En résulte une pléthore de petites observations aussi justes qu'assassinées, comme celle-ci, lorsque la narratrice observe la copine du barman : « Je me suis demandé si le barman

s'était entiché de moi parce que je lui ressemblais. Nous étions peut-être interchangeables. »

Lentement la violence

« Séduire est la forme de violence que je maîtrisais le mieux » : c'est avec cette puissante phrase que la narratrice résume son rapport à l'amour, au désir. La violence se déploie pourtant dans ce roman sous de multiples autres formes. *Aphélie* donne surtout à voir celle qui est faite aux femmes. Ce thème s'immisce en filigrane, d'abord discrètement, puis de manière de plus en plus assumée.

Cela aurait pu sembler anodin, comme lorsque la narratrice raconte qu'elle tue le temps devant la télévision, durant le jour, avec une préférence pour les séries de « *true crime* » : « J'aimais surtout les émissions dans lesquelles le tueur s'avérait être le voisin, le professeur, ou le maire du village. Les victimes, elles, me ressemblaient ou ressemblaient aux filles que je connaissais. » Mais ça se poursuit lorsqu'elle développe un intérêt soutenu – qu'elle partage avec Mia – pour la disparition d'une femme, un fait divers comme il y en a trop.

On découvre aussi, tout au long de cet été étouffant de chaleur, le souvenir doux-amer d'un ancien amoureux qui un jour a basculé lui aussi dans la violence. Bien que la narratrice soit avare de détails sur leur passé, il apparaît que la fin abrupte et abusive de leur relation est indissociable du souvenir plus général qu'elle a de cet homme qu'elle a beaucoup aimé. Et c'est là l'un des tours de force de ce roman : raconter l'omniprésente violence avec une simplicité désarmante, sans mise en garde ou faux-fuyants, sans grands flafas ni mélodrame.

Avec ce deuxième roman, Mikella Nicol assoit définitivement son talent pour raconter les jeunes femmes complexes, pour magnifier les douleurs du début de l'âge adulte. Comme de grandes plumes avant elle – j'ose évoquer Sagan –, elle sait raconter l'intime pour parler d'une époque ; élever les intrigues amoureuses, les coups de gueule et les fragilités des personnages pour parler de la condition humaine. On n'a pas fini d'entendre parler d'elle. ♦



☆☆☆☆

Mikella Nicol

Aphélie

Montréal, Le Cheval d'août

2017, 128 p., 20,95 \$